

Zeitschrift: Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Band: 24 (1888)
Heft: 99

Rubrik: Discours

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DISCOURS

prononcé par M. H. BLANC, Président de la Société vaudoise des Sc. Nat.,
à l'ouverture de la séance annuelle du 20 juin 1888.

Messieurs,

J'aurais aimé, dans le rapport que le président en charge est tenu de présenter, à pareille époque, sur la gestion du comité et sur la marche de la Société, n'avoir à vous faire part que de bonnes nouvelles. Hélas ! la mort implacable a passé dans le sein de notre famille, nous enlevant trois de ses honoraires distingués et l'un de ses membres actifs les plus dévoués. J'ai nommé nos honoraires de Barry, Planchon, Heyden et feu le professeur Jules Marguet.

Permettez-moi de rappeler en quelques mots quelle fut l'activité de ceux que vous aviez jugés dignes de figurer dans notre petite phalange d'honoraires.

Henri-Antoine de Barry naquit en 1831 à Francfort-sur-le-Mein. Au collège, il témoigna déjà de l'amour pour les choses de la nature, pour la botanique en particulier, cette science qu'il devait enseigner et faire progresser plus tard avec distinction. Après avoir terminé ses études, il essaya de pratiquer la médecine, mais il abandonna bientôt cette profession pour revenir à ses premières amours. C'est pour cela que nous le voyons en qualité de *privat docent*, auprès de Hugo von Mohl, à l'Université de Tubingue. En 1855, de Barry est appelé comme professeur de botanique à Fribourg en Brisgau ; en 1867 il suit un appel à Halle. Enfin, en 1872, il est appelé à Strasbourg où, pendant quinze ans consécutifs, il ne cesse de déployer une activité incomparable pour la science et pour son enseignement, suivi par une quantité d'élèves venus de tous les coins du monde,

Je ne peux pas énumérer ici les nombreux travaux publiés par ce savant, je citerai cependant trois de ses ouvrages, vrais monuments scientifiques, fruits de nombreuses années de recherches assidues, d'un labeur continu, ce sont : *Morphologie und Physiologie der Pilzen*. — *Vergleichende Anatomie der*

vegetativen Organen der Phanerogamen und Farnen, et Vorlesungen über Bacterien.

Dans le domaine des champignons, de Barry a dépassé, sans conteste, tous ses prédecesseurs. Après avoir démontré avec évidence que ces organismes sont bien des plantes, il suit le développement d'un grand nombre d'entre eux, ce qui l'amène à remanier complètement la systématique de ce groupe de cryptogames encombrée de noms d'espèces donnés avant lui à des formes ne représentant que des phases évolutives d'une seule et unique espèce.

En la personne de J.-E. Planchon, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier et directeur du jardin botanique de cette ville, c'est encore un botaniste distingué que la mort nous a enlevé le 1^{er} avril de cette même année, à l'âge de 66 ans. Né en 1823, en pays des Cévennes, Planchon fait un stage en pharmacie, après avoir obtenu son baccalauréat ès lettres ; il aime tellement à courir la campagne pour herboriser, qu'il s'arrange avec ses collègues, en stage comme lui, pour se lever pendant la mauvaise saison avant le jour, pour balayer et mettre en ordre dans la pharmacie, afin de pouvoir herboriser comme il lui plaira en été. En 1844, il prend son grade de docteur ès sciences ; c'est alors qu'il quitte la France pour suivre, à Kiew, le botaniste Hooke, qui lui confie la surveillance de l'herbier bien connu de cet établissement.

De 1849 à 1851, il enseigne à l'école d'horticulture de Gand, fondée par van Hault. En 1852, il rentre en France pour enseigner, quelques mois seulement, à la Faculté des sciences de Nancy, puis à Montpellier qu'il ne quittera plus.

Les mémoires publiés par Planchon sont nombreux ; peut-être que plusieurs d'entre vous se souviennent aussi des articles intéressants, attrayants, publiés par lui dans la *Revue des deux Mondes*, sur le phylloxera, les vignes américaines, la truffe.

Le nom de Planchon est, en France du moins, aussi répandu que celui des Chevreul, des Pasteur, car, si on lui doit la découverte du phylloxera, les viticulteurs français lui doivent, en grande partie, la reconstitution partielle, par le moyen de la vigne américaine, de leurs vignobles ravagés.

Tous savent aussi avec quelle persévérance Planchon dut lutter pour son œuvre, mal accueillie au début, uniquement parce que celui qui la défendait était un descendant de cette vaillante et grande famille, les Huguenots.

Aussi modeste que savant, Planchon ne rechercha jamais les honneurs; il ne reçut que ceux qu'on voulut bien lui offrir. Quoique membre correspondant de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, je puis vous affirmer (et je tiens ce détail d'un de nos membres qui fut en relation avec Planchon) qu'il ne fut pas indifférent au titre d'honorifique que lui conféra la Société vaudoise des sciences naturelles et qu'il considéra toujours cette distinction comme un véritable joyau.

Ferdinand Vandeveer Hayden, dont nous déplorons la perte, était géologue. Né à Westfield (Mass. U. S.) en 1829, il passa les premières années de sa vie dans l'Ohio. Après avoir obtenu ses grades universitaires, il accompagna M. F.-B. Meek dans une exploration des « mauvaises terres » de Nebraska et explora cette contrée, ainsi que le Kansas, pendant deux années consécutives, recueillant des vertébrés fossiles excessivement intéressants. En 1856, Hayden commença, sous les auspices du gouvernement, toute une série d'investigations dans les territoires de l'Ouest; les résultats en furent si précieux et si importants, qu'en 1867 le gouvernement choisissait Hayden comme géologue officiel pour tous les territoires des Etats-Unis. Pendant douze années, il ne cessa de s'occuper de ces contrées, et son labeur est représenté par une série de beaux volumes dans lesquels Hayden fait l'orographie, l'ethnologie, la géologie et la paléontologie, l'histoire naturelle, en un mot, de toutes les contrées visitées par lui.

Hayden restera un des plus habiles pionniers dans l'étude de la géologie et de la paléontologie des territoires de l'Ouest, grâce à l'énergie et à la largeur d'esprit que ce savant ne cessa d'apporter dans les importantes explorations qui lui furent confiées.

Messieurs, que le souvenir de nos honoraires qui ne sont plus, de carrières si bien remplies, reste gravé dans nos cœurs.

Mais c'est un membre actif, dévoué et distingué, que nous avons perdu, il y a quelques mois seulement, en la personne de feu le professeur J. Marguet. Vous l'avez tous connu, Messieurs; vous avez pu apprécier les qualités de son caractère essentiellement bon, bienveillant, comme aussi son grand savoir, sa persévérance au travail. Entré dans la Société en 1856, il ne cessa, dès lors, d'y déployer une activité remarquable. La belle série des observations météorologiques faites par lui pendant douze années consécutives n'est-elle pas pour nous la preuve la plus

patente de cette activité ? Je pourrais vous en citer d'autres, je ne le ferai pas, le comité ayant décidé de consacrer à la mémoire de celui qui fut notre membre actif, un article nécrologique dans notre Bulletin. M. le syndic Cuénoud a bien voulu accepter de rendre, en notre nom, le témoignage de respect que nous devions à la mémoire de celui que la mort a ravi à sa chère famille et à notre Société.

Six démissions sont encore venues diminuer le nombre de nos membres actifs pendant l'année qui vient de s'écouler, celles de MM. Marguerat, Rouillard, Hirzel, Addor, Berney, Bertholet; par contre, MM. Gauthier, Mayor, Ganty ont été reçus membres de notre Société.

Avec les nouveaux membres que vous venez de recevoir, le nombre total des membres actifs est aujourd'hui de 218.

Vous êtes, sans doute, très étonnés, Messieurs, de ne pas avoir reçu de Bulletin cette année; j'avoue que votre étonnement est légitime, le dernier Bulletin, n° 96, étant sorti de presse en septembre 1887. Le n° 97, que vous avez attendu si patiemment, est enfin là, le voici; ce Bulletin aurait certainement pu sortir plus tôt de presse, si des mémoires promis par les auteurs avaient été remis à temps à M. Roux, l'éditeur de notre Bulletin. Ce retard est donc dû à des circonstances complètement indépendantes du comité et de l'éditeur du Bulletin; soyez assurés qu'il ne se renouvellera pas de si tôt, puisque onze mémoires, dont quelques-uns accompagnés de planches, sont à l'heure qu'il est prêts à être portés à l'imprimeur.

Un nouveau Bulletin paraîtra donc sous peu; votre comité espère qu'un troisième pourra voir encore le jour cette année à l'assemblée générale de décembre. Chaque Bulletin contiendra dorénavant les procès-verbaux de la période correspondante.

Qu'on s'en souvienne, Messieurs, notre publication, quelque modeste qu'elle soit, doit être de notre part l'objet d'une sollicitude toute particulière. Nous ne devons pas oublier que notre Bulletin est l'essence de nos travaux, de notre activité tout entière, que nous devons en faire part aux membres très nombreux qui ne peuvent assister régulièrement à nos séances et à nos discussions scientifiques. Nous ne devons pas oublier que c'est grâce à notre Bulletin que nous augmentons tous les jours nos relations d'échange, que notre bibliothèque s'enrichit.

Le nombre total des Sociétés avec lesquelles nous sommes en relations d'échanges est de 247. En 1886, il était de 225; il y a

eu augmentation notable. Notre modeste publication est donc, nous venons d'en donner la preuve, appréciée à l'étranger; ne la négligeons pas et vouons-lui tous nos efforts, afin de lui conserver le bon rang qu'elle occupe parmi celles de nos sociétés sœurs. C'est le seul bijou de notre cassette, savamment taillé par nos prédecesseurs, sachons lui conserver toute sa beauté, tout son éclat.

Je viens de dire que notre bibliothèque s'enrichit tous les jours; cela est si vrai que le comité a dû faire établir cette année de nouvelles étagères, afin que notre vaillant bibliothécaire, M. Mayor, pût faire un peu de place autour de lui. Le moment n'est pas loin, Messieurs, où nous serons forcés de chercher un local plus vaste pour notre bibliothèque. Ne serait-il pas prudent de notre part de ne pas attendre à la dernière heure pour nous occuper de cette question importante du transfert éventuel de notre bibliothèque dans des locaux plus vastes?

Quelques mots encore sur l'état actuel de nos finances, dont vous avez le résumé, et sur lesquelles le rapporteur de la commission de vérification des comptes vous donnera tout à l'heure plus de détails.

L'année passée, à l'assemblée générale de décembre, votre président, M. le professeur Charles Dufour, vous annonçait que notre ancien caissier nous avait fait subir une perte sèche de 4858 fr. 75.

Comment se fait-il aujourd'hui que, malgré cette perte, notre fortune soit supérieure à celle que nous avions l'année passée, nos dépenses étant restées à peu de chose près les mêmes? Grâce au compte des titres qui solde par un boni de 3092 fr. 40. La Société a dû vendre des titres en 1887 pour une valeur de 5000 fr. et en acheter pour 2036 fr. 35. Le bénéfice réalisé dans la vente, ajouté à la plus-value des titres achetés représentée par la cote au 31 décembre 1887, voilà ce qui précisément constitue le boni de 3092 fr. 40 et ce qui fait que notre capital ne se trouve être diminué que de 1028 fr. 01, malgré la perte subie de 4858 fr. 75.

Mais ce boni est en partie fictif, puisqu'il est basé sur des titres cotés dont la valeur peut varier d'un jour à l'autre. Si, comme vous venez de l'entendre, notre fortune n'est pas sortie trop ébréchée de la faillite de L.-A. D., notre ancien caissier, c'est à notre ancien président, M. Charles Dufour, que nous devons ce résultat inattendu. Je crois être votre interprète à tous

en adressant de chaleureux remerciements à celui qui, pendant l'année 1887, a veillé de si près pour sauvegarder la fortune de la Société.

Je termine, Messieurs, en vous souhaitant à tous la bienvenue. Continuons à travailler en commun, à étudier la nature dans toutes ses manifestations grandioses, cherchons à en dévoiler les secrets, afin de nous débarrasser de ce long cortège de préjugés qui nous obsède, et nous contribuerons, nous aussi, dans notre sphère, au bien de notre cher canton de Vaud et de la Suisse notre patrie.
